

Où en est la lecture ?

En guise d'introduction

Peu de sujets sont plus délicats ou passionnels que celui de la lecture. Ceux qui en connaissent les bonheurs, qui ne peuvent imaginer de passer une journée sans ouvrir un livre, qui associent la traversée des textes au seul moyen de faire advenir la lumière, refusent de concevoir qu'il soit possible de vivre hors du commerce avec la création ou la pensée humaines. Certains de ces bibliomanes considèrent même volontiers que le patrimoine écrit est supérieur à tout autre parce que ses apports, ses richesses, ses grâces sont au-delà de ce que le reste des pratiques culturelles est en mesure d'offrir. « Il faut aujourd'hui un certain courage, face à l'opinion dominante, pour oser affirmer que jeux vidéo et clips télévisés, Internet, vie quotidienne, tout cela charrie en masse de l'information, de la distraction, du plaisir, de la peur, de la jouissance, *mais pas de la pensée*, si on entend par là une capacité de prendre ses distances, de revenir sur ce qu'on a vu et sur soi », écrit Danièle Sallenave¹. Aux amoureux de la chose écrite les livres comme les journaux sont nécessaires pour être formés ou informés. Mieux : la littérature elle-même, loin d'être un mode d'évasion dans des mondes parallèles, reste plus que jamais un moyen de connaissance du monde essentiel et irremplaçable².

À ces apôtres de la culture la plus haute s'opposent volontiers des démocrates bon teint qui dénoncent cette passion excessive pour l'écrit et considèrent que toutes les productions, y compris les plus dégradantes, doivent être offertes aux publics dans un souci de pluralité généreuse. S'ils sont d'accord à

l'occasion pour que quelques dérisoires budgets soient engagés dans la défense des arts et lettres, ces penseurs réjouis³ de l'éclatement des pratiques s'opposent farouchement à toute forme de stigmatisation des loisirs les moins honorables. Cette seconde vision des choses semble l'avoir largement emporté aujourd'hui et peut-être est-ce là ce qui explique que les acteurs de la vie intellectuelle — à commencer par les grands éditeurs — aient globalement renoncé à toute forme de volontarisme culturel pour offrir sans vergogne des productions de faible intérêt substantiel à des consommateurs avides de divertissements.

Aux côtés des professionnels du spectacle, ravis de pouvoir imposer leurs sous-produits, de nombreux intellectuels saluent cette ouverture des pratiques et assimilent volontiers les penseurs contrariés par le peu de poids de la vie de l'esprit aujourd'hui à quelques grincheux passéistes. Si la grande culture est toujours défendue dans des médias jugés élitistes comme Arte ou Radio France, il faut surtout ne plus dire du mal des sous-productions *trash* et renoncer à tout esprit critique au motif que des publics pourraient en prendre ombrage⁴. Tout concourt à minimiser la dévalorisation des cultures savantes à laquelle la société assiste, à moins qu'elle ne l'ait précipitée elle-même ; chacun est invité, par les sectateurs de l'époque, à s'adapter à un monde où les pratiques les plus nourissantes sont devenues ou redevenues l'affaire d'une élite. Derrière les discours inquiets sur l'illettrisme, ont ainsi demandé deux sociologues, ne faut-il pas voir « un nouvel avatar des campagnes ambiguës de l'élite pour la moralisation ou le perfectionnement du peuple⁵ » ? N'est-ce pas déplacé désormais que de vouloir la culture pour tous ? Pourquoi s'affliger du peu d'engouement d'un large public pour le cœur de la pensée, du savoir et de la réflexion ? En démocratie toutes choses s'équivalent et il n'y a plus de raison de surestimer des productions nobles par rapport à d'autres types d'œuvres tout aussi respectables, quand bien même elles s'avèrent mélanger cynisme et vulgarité, bêtise et méchanceté. La défense des lettres et de la spéculation intellectuelle est globalement devenue

ringarde, sauf si elle est menée avec humour comme dans *L'Autofictif* d'Éric Chevillard⁶.

Remarquons avant que d'aller plus loin que la lecture a toujours été un sujet d'affrontement et que, s'il a longtemps été question de la surveiller, il est désormais de bon ton de la prescrire⁷ (parce qu'elle est justement menacée). La situation s'est bizarrement inversée mais la question est restée tout aussi sensible. La lecture était dangereuse hier, elle est bien vue aujourd'hui. Elle devait être surveillée chez les jeunes filles, elle doit être séduisante pour les enfants désormais. Elle pouvait égarer ou conduire au rêve voire au fantasme, elle doit de nos jours former les esprits. Elle pouvait même conduire aux pires débauches et entretenir des passions coupables, elle ne saurait plus avoir que des vertus. Ce ne sont plus des censeurs sévères qui s'affrontent à des écrivains libres mais des prescripteurs amoureux de l'écrit qui bataillent contre des démocrates qui ne voient pas de mal à ce que la *Star Academy* remplace Alexandre Dumas. Les uns se battent pour que le livre continue d'être au cœur de l'école et trouve à séduire les jeunes qui peuvent être les lecteurs de demain, les autres pensent que la marche du monde est incontrôlable et que si l'écran est plus séduisant que le *codex* il n'y a pas lieu de s'en affliger — il faut s'y faire.

C'est donc un sujet délicat qui est ici abordé, dans le souci de le cerner au plus juste, en évitant le double écueil d'une sorte de réjouissance bêta face au développement de la lecture numérique et d'une inquiétude grave devant le déclin — inéluctable ? — de la lecture traditionnelle. Il faut éviter la plainte sur le mode du « rien n'est plus comme avant » et s'interroger sur les causes et les conséquences d'une mutation des pratiques culturelles à l'ère de l'écran. Certaines formes de lecture sont en plein essor, d'autres en recul — qu'est-ce que cela change pour les professionnels du livre ?

Et que nous disent, pour commencer, les dernières études du ministère de la Culture sur les pratiques de lecture ? 74 % des Français de quinze ans et plus avaient lu, en 1997, au moins un livre au cours des douze derniers mois, ils ne sont plus que 70 % dix ans plus tard. 18 % avaient lu de dix à dix-neuf livres

et 19 % plus de vingt livres, ils ne sont plus que 14 % et 17 %. Bref, il n'y a plus qu'un Français sur trois pour fréquenter les livres, véritablement. « D'une enquête à l'autre, lit-on dans *Livres Hebdo* qui résume le travail d'Olivier Donnat⁸, chaque génération perd une partie de ses forts lecteurs et voit le nombre de ses non-lecteurs augmenter. » « Depuis plusieurs décennies, la lecture des livres [semble subir] une certaine dévaluation à la bourse des valeurs culturelles, que le succès d'internet n'a fait qu'amplifier. [...] Ne faut-il pas admettre que le fait d'être un amateur de littérature a perdu une partie de son pouvoir de marqueur social, notamment dans les rangs masculins des jeunes générations⁹ ? » « Les évolutions en matière de livres lus se dessinent en parallèle : alors qu'en 1997 la catégorie "romans autres que policiers" arrivait largement en tête des préférences, elle a subi un très fort recul, au profit notamment de celle des romans policiers. Et au tassement global de la fiction constaté par l'étude s'oppose une montée en puissance du livre pratique, catégorie refuge pour les faibles lecteurs¹⁰. »

Les statistiques de la lecture font ainsi apparaître une nette désaffection pour la fiction et plus globalement pour la lecture suivie. De plus en plus la lecture de consultation, la lecture rapide, la lecture-zapping l'emporte sur la lecture soutenue qui demande attention et concentration. Non seulement pour les jeunes lecteurs le livre n'est plus qu'un divertissement très secondaire (seulement 6 % des 18-30 ans déclarent que la lecture est leur activité préférée¹¹), mais ils délaissent sans regret les belles lettres pour le pratique, la BD, le polar, la SF et la *fantasy* : à la question « Quel genre de livres avez-vous lus au cours des douze derniers mois ? », les 18-30 ans sondés par Ipsos n'ont évoqué la littérature classique (22 %) et le roman contemporain (19 %) que bien après le pratique (43 %), la BD (38 %), le polar (35 %) et la SF (34 %) ¹². « Parallèlement à la montée d'une culture de divertissement dans les médias audiovisuels, explique Bernard Lahire, on assiste à une baisse générale de fréquence des pratiques dans tous les secteurs culturels classiques. Avant, lorsque l'on avait un certain niveau de diplôme, on pensait que c'était important d'aller à l'opéra

ou de lire des textes réputés exigeants. Avec la multiplication du nombre de grands diplômés, il y a une baisse de la valeur symbolique de ces éléments culturels qui remplissent plus difficilement leur fonction de distinction. D'une façon paradoxale, la culture lettrée a souffert des effets de l'explosion scolaire. Elle était une denrée rare qui pouvait marquer une différence assez nette entre l'élite et le peuple. Ce n'est plus le cas aujourd'hui¹³. » Ajoutons pour aggraver le tableau que l'on est désormais un gros lecteur au-delà de vingt livres lus par an tous domaines confondus ; un jeune qui lit des BD quand il n'y a rien à voir sur TF1 est aujourd'hui catégorisé gros lecteur, alors que dans les débuts de la sociologie de la lecture non seulement il fallait lire plus pour être répertorié parmi les gros lecteurs mais encore les personnes sondées pouvaient-elles se sentir encouragées à exclure de leur comptabilité personnelle tout ce qui ne semblait pas relever de la lecture savante : il était entendu qu'être un lecteur voulait dire être un lecteur lettré¹⁴.

Malgré tout ce qui a pu en minimiser les effets, l'affaissement de la lecture de littérature classique et moderne n'a pu être masqué. Les gros lecteurs sont en voie de disparition, les lecteurs moyens se maintiennent, les non-lecteurs progressent. La lecture ne baisse pas en soi, mais la lecture savante ou lettrée est en régression. La littérature perd de son attractivité, les autres domaines de divertissement, la BD notamment, gagnent du terrain. Nous sommes entrés dans un monde où le livre de littérature n'occupe plus la place qui a pu être la sienne auparavant. L'audiovisuel supplante l'écrit dans les pratiques de divertissement et de culture. « Ce n'est pas à la fin de la lecture que l'on assiste, assure *Le Monde* du 19 mars 1999¹⁵, mais à la fin de la lecture comme fait culturel total, c'est-à-dire à la remise en cause du modèle littéraire et humaniste où le livre incarne la source de toutes les connaissances, de toutes les expériences et de tous les divertissements. »

Une lecture utilitariste s'est développée au détriment de la lecture savante. Hier mère de toutes les pratiques, reine parmi les loisirs, la plongée dans les textes s'est banalisée. Pour beaucoup, elle n'est plus la promesse d'une vérité bientôt

révélee, elle n'a plus la grandeur de l'accès à tout ce qui peut être riche. Elle n'est plus qu'un moyen de s'approprier au plus vite un contenu nécessaire. Elle n'est plus assimilée au plaisir, à l'évasion, au songe, elle est une pratique parmi bien d'autres, sans saveur particulière. Elle est même décourageante si elle demande trop d'effort, désespérante si elle déconcerte, si elle égare.

Ravalée au rang de simple technique, elle a cessé d'intéresser, d'être l'objet du désir. Elle attire encore à elle des jeunes que des histoires de fantômes ou de sorcières font rêver, mais en moins grand nombre que par le passé. Et si une version télévisuelle ou cinématographique existe des mêmes histoires celle-ci est bien souvent préférée au livre qui prend trop de temps et demande trop d'effort. Une fois grands, les anciens amateurs de livres, les lecteurs enfiévrés de *Harry Potter* délaissent plus volontiers la lecture pour d'autres loisirs, dans les interstices de leurs emplois du temps trop serrés. Et la part de leur budget réservé aux livres est en baisse également¹⁶.

Moins chéris, moins recherchés, les livres sont plus volontiers empruntés qu'achetés ou collectionnés. La figure de l'honnête homme a globalement disparu, l'idée que la lecture est formatrice, nécessaire chez celui qui veut s'élever, *se distinguer*, a vécu. « J'ai toutes les envies du monde d'être savant, s'écrie le M. Jourdain de Molière qui croit la noblesse supérieurement raffinée ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune¹⁷. » Les jeunes, à l'attention desquels sont aujourd'hui produites les émissions-reines de la télé-poubelle, peuvent-ils encore comprendre le désir naïf du bourgeois qui rêve de se faire gentilhomme ? Les bibliothèques privées, quand elles existent, sont bien plus le reflet libre des goûts du lecteur que la construction patiente d'un fonds qui honore celui qui s'attache à se cultiver. Si certaines sont transmises à la mort du lecteur, combien sont revendues toute séance tenante par des héritiers qui n'en voient plus l'intérêt et préfèrent tirer quelque argent de ces vieilles bimbéloteries ? Bien sûr le web recèle des richesses et chacun peut à loisir découvrir bien des choses par

le net ou la télévision, mais qui peut croire que c'est un usage vertueux de ces médias qui en est fait pour l'essentiel ? Pour une recherche de savoir ou d'information sur le net, combien de surfs sur des pages de divertissements *trash*¹⁸ ? De toute évidence, pour bien des jeunes, la lecture patiente, attentive, pourvoyeuse de sens et de contenus, est devenue barbante. Le président de la République élu en 2007 n'a-t-il pas lui-même donné le coup de grâce aux pulsions culturelles en vouant aux gémonies la princesse de Clèves ?

Paradoxalement, pourtant, peu d'époques ont plus fait pour la lecture que la nôtre. À l'école les enseignants ne cessent de renvoyer aux livres en insistant sur leurs richesses, leurs surprises, leurs beautés. Chaque année, partout, des foires, des festivals, des salons rappellent la joie de lire et favorisent la rencontre des auteurs et des lecteurs. Des concours de nouvelles, de poésies, sont là pour inciter les plumeux à donner libre cours à leurs imaginations. À la radio, à la télévision, les écrivains ne sont pas oubliés, convoqués sur des plateaux pour parler de leurs livres ou participer à la vie de la cité. Et que dire de la chaleur des librairies ? de l'ingéniosité des éditeurs ? de la splendeur des médiathèques jusque dans les villes les plus reculées ? C'est là une des grandes bizarreries de la vie culturelle. Jamais les bonnes volontés n'ont été mieux partagées, jamais elles n'ont semblé lutter avec aussi peu de réussite face au désert qui avance. La politique culturelle menée depuis plus de trente ans est-elle un gigantesque échec dû à un soutien émietté à des pratiques trop variées, mêlant le rap aux lettres ou l'opéra¹⁹ ? Ou bien a-t-elle au contraire permis de limiter la casse et d'empêcher que le pays ne soit encore plus dévitalisé ?

De nombreux penseurs en tout cas se sont émus de cette évolution qui semble annoncer un monde où la culture — l'étude, la vie de l'esprit — est devenue simple distraction, où la réflexion intérieure a été balayée par le divertissement. Ceux qui ont connu l'épanouissement dans les livres, dans les bonheurs de la révélation intellectuelle, semblent avoir du mal à se réjouir de la mort lente d'un modèle de civilisation, d'approfondissement de soi par la plongée dans le meilleur de

la production humaine. Pour beaucoup de ces mandarins, c'est ni plus ni moins l'idéal des Lumières qui a été liquidé. Car que vaut la liberté sans savoir ou sans éducation ? Comment être libre sans être capable de s'autonomiser par l'esprit, par la réflexion élaborée, par la capacité de jugement nourrie par des savoirs, des pratiques, une volonté de toujours s'enrichir, s'élever, par l'étude et la spéculation cérébrale ? Comment croire que la lecture savante puisse peu à peu sinon disparaître du moins devenir marginale dans la formation des esprits sans que cela ne s'accompagne d'inquiétants effets ?

Alain Finkielkraut constate « la défaite de la pensée²⁰ », Renaud Camus dénonce la « dictature de la petite bourgeoisie²¹ » qui a imposé ses goûts culturels liés au divertissement, Danièle Sallenave rend hommage au travail qui est fait à l'école mais ne voit plus comment à eux seuls les pédagogues peuvent lutter contre les mouvements de fond de la société qui invitent à tout sauf à l'effort intellectuel²². Il n'y a plus de public « pour ce qu'il faut bien appeler [...] *l'ennui*, écrit Renaud Camus, le bel ennui de la culture, ce délai, ce détour, cette remise à plus tard du sens et de la compréhension, de la jouissance et de l'intellection, à quoi se reconnaissent si souvent les grandes œuvres, les grandes pensées et la haute connaissance, avec ce consentement préalable à la médiation, à l'aliénation provisoire, au détachement de soi, à la non-coïncidence, qu'elles exigent de leurs postulants et qui sont, en nombre de cas, la condition de leur rayonnement²³ ».

Que l'on cède ou non au charme de la déploration, le fait est là, la scolarisation massive des élèves n'a pas entraîné un mouvement d'adhésion de masse à la culture, contrairement à ce qu'ont pu affirmer jadis « les niveau-montistes²⁴ ». De toute évidence, l'Éducation nationale n'a pas su donner le goût de l'effort intellectuel, de la fréquentation des grandes œuvres. Qu'est devenue d'ailleurs la lecture des textes classiques hors études scolaires ? Rien ou peu s'en faut. La fréquentation des chefs-d'œuvre n'est plus que le seul fait globalement des enseignants de lettres ou d'autres professionnels du monde culturel. « Aujourd'hui, les livres de Flaubert rejoignent, dans la sphère

pacifiée du loisir, les romans, les séries télévisées et les films à l'eau de rose dont s'enivrent les incarnations contemporaines d'Emma Bovary, et ce qui est élitiste (et donc intolérable) ce n'est pas de refuser la culture au peuple, c'est de refuser le label culturel à quelque distraction que ce soit, écrit Alain Finkielkraut. [...] La démocratie qui impliquait l'accès de tous à la culture se définit désormais par le droit de chacun à la culture de son choix (ou à nommer culture sa pulsion du moment²⁵). » « La non-pensée, bien sûr, a toujours coexisté avec la vie de l'esprit, remarque-t-il encore, mais c'est la première fois dans l'histoire européenne qu'elle habite le même vocable, qu'elle jouit du même statut²⁶. » « La logique de la consommation détruit la culture, écrit-il enfin. Le mot demeure mais vidé de toute idée de formation, d'ouverture au monde et de soin de l'âme. C'est désormais le principe de plaisir [...] qui régit la vie spirituelle. Il ne s'agit plus de constituer les hommes en sujets autonomes, il s'agit de satisfaire leurs envies immédiates, de les divertir au moindre coût. Conglomérat désinvolte de besoins passagers et aléatoires, l'individu postmoderne a oublié que la liberté était autre chose que le pouvoir de changer de chaîne, et la culture elle-même davantage qu'une pulsion assouvie²⁷. » Personne ne nie que la culture la plus haute existe encore, personne ne conteste même qu'elle soit encore défendue à l'occasion, mais elle l'est au même titre, et non plus *légitimement*, que n'importe quelle autre pratique comme le karaoké ou la pêche à la mouche.

Les thuriféraires de l'époque rétorquent que ces jérémiades sont dues au regret d'un ordre ancien où les intellectuels ont pu avoir une place de choix. Ces dinosaures d'une autre époque, disent-ils, ne font que s'apitoyer sur leur paradis perdu et pleurent l'effondrement de leur pouvoir. Derrière la défense de Proust ou de Céline, assurent-ils encore, se cachent tout à la fois une célébration de la culture légitime, supérieure, et une haine des classes défavorisées, promptes à faire la fête aux sous-productions les plus navrantes²⁸. Bien des penseurs des pratiques contemporaines constatent que les inégalités dans l'accès à la culture sont plus que jamais criantes mais refusent

farouchement de croire que cet écrasement de tout, que ce refus des hiérarchies culturelles puisse en être justement la cause, bien qu'il ait pourtant favorisé la logique du pire au cœur des médias de masse. Tous concèdent qu'il faut certes continuer de faire lire Zola à l'école et de recommander une énième exposition Van Gogh au journal de 20 heures mais il est entendu qu'il ne faut surtout pas critiquer la télé-poubelle qui vend du « temps de cerveau humain disponible » au motif que d'aucuns pourraient en être vexés. Pas un de ces ardents défenseurs du mélange des pratiques ne se pose pourtant la question de savoir comment l'effort que demande la lecture de Zola est encore acceptable aux yeux du plus grand nombre quand toute la vie sociale — à l'exception de l'école, ultime et dérisoire rempart — invite à l'insouciance du divertissement. Comment la littérature peut-elle survivre quand le plaisir n'est plus lié à la tonification du « muscle cérébral », à la découverte toujours plus fine du monde, mais au refus de penser, à la plongée rassurante dans des idées simples, des sous-produits anesthésiants ?

Les plus zélés des adorateurs de l'époque mettent enfin en avant les sublimes possibilités du numérique, la joie du net, la folie des blogs, le fait que la lecture, interactive, démocratique²⁹, soit au cœur de ces activités — mais aucun ne se demande comment demain de nombreuses personnes peuvent en faire le meilleur usage quand c'est au contraire l'utilisation la moins engageante, la moins formatrice, la moins substantielle qui en est faite pour l'essentiel. Tous se réjouissent des possibilités de l'époque, aucun ne se demande comment pousser le plus grand nombre à s'en saisir et s'en nourrir. Tout est ramené à un subjectivisme généralisé. À chacun le droit de lire — ou de ne pas lire³⁰ — en toute liberté. Interdit de considérer que ce manque de goût pour l'étude et la vie spirituelle puisse avoir des conséquences sur la vie sociale, la capacité de création, la vitalité intellectuelle. (Combien de jeunes qui jadis auraient pu vouloir s'engager dans la vie culturelle délaissent maintenant ces carrières pour préférer une vie facile dans la publicité, la communication, les médias ? « L'art et la littérature, écrit Éric Chevillard, sont des disciplines bien ingrates quand on sait que

la réussite professionnelle telle qu'on l'entend ordinairement et qui, pour les autres activités humaines, couronne tout de même une certaine excellence, n'a en l'occurrence rien à voir avec la qualité de l'œuvre, laquelle souvent, bien au contraire, la dessert ou la condamne. Nous voyons donc des artistes et des écrivains travailler en toute conscience, sinon à leur perte, en tout cas à leur ruine, engageant leurs forces et leur talent dans l'accomplissement d'une œuvre dont ils ne tireront pour tout profit que davantage de solitude encore, de pauvreté, de détresse et d'humiliation sociales. Et il faut être fort aujourd'hui, très fort, pour trouver son salut dans la chose en soi³¹. » Combien d'écrivains morts-nés n'avons nous pas perdus, révoltés par avance par l'horreur de la condition d'auteur dans un monde matérialiste à l'excès où ils savent ne plus pouvoir trouver place ?)

« Est-ce vraiment si grave, si les jeunes lisent moins ? demande Anna Gavaldà, auteur de *best-sellers* pour jeunes urbaines. Quand on a entre 18 et 30 ans, aujourd'hui, le monde est dur. Et il y a tellement d'autres choses à faire que de lire : construire sa vie, d'abord, ce qui n'est pas facile. Ce qui est important, ce n'est pas les livres, c'est la curiosité intellectuelle³². » Mais qui peut croire qu'une véritable curiosité intellectuelle puisse ne pas passer par les livres ? « Comment aurait-on accès, si on ne lit pas, à toute cette part de nous-mêmes, nous humains, qui s'est fixée dans les livres³³ ? » demande Danièle Sallenave.

Notre propos n'est pas d'intervenir dans ce débat qui agite penseurs et intellectuels mais de réfléchir sur les motifs de cette baisse et sur les effets produits par ces mutations dans le domaine du livre. Car si les livres sur la question de la lecture sont nombreux, rares sont ceux qui se demandent ce que cela change pour les professionnels. Pourtant, ces mutations bouleversent radicalement la face de l'édition et de la librairie. Le livre n'est pas menacé dans ce mouvement de déculturation ou de légitimisation des sous-productions. Il doit évoluer. Se faire plus divertissant sans doute, plus ouvert, moins élitiste. Utiliser davantage d'artifices pour se faire connaître car si les lecteurs

sont désormais dans un rapport plus lâche, moins passionnel, avec les livres ils deviennent *ipso facto* moins attirés par ce qui fait la richesse des œuvres en elles-mêmes. Il faut plus que jamais tout faire pour créer le désir de lecture. Et cette impulsion est d'autant plus difficile à donner que la lecture est en concurrence frontale avec mille autres loisirs bien plus tentants pour les jeunes générations, à commencer par le net ou les jeux vidéo. Alors que les lecteurs d'hier étaient très attachés aux livres, ceux d'aujourd'hui sont toujours prêts à les sacrifier pour de nouvelles idoles. Leurs motivations d'achat, les caprices de leurs lectures semblent plus impalpables ou introuvables. Le marché est devenu volatil. Sans doute à terme la publicité pour le livre à la télévision est-elle inévitable pour lutter à armes égales contre les autres tentations de la vie moderne. S'il faut éviter que quelques acteurs dominants écrasent le marché, il n'y a plus lieu de ne pas faire sur écran la promotion de la joie de lire, du gai savoir, des bonheurs de l'étude.

Sans doute faut-il aussi aller plus loin dans la baisse des prix du livre, poursuivre encore et toujours le grand mouvement de démocratisation des volumes entamé au XIX^e siècle. Ne jamais oublier que les lecteurs occasionnels, s'ils sont moins aisés financièrement, sont surtout moins passionnés que les gros lecteurs. Alors qu'un grand amateur de livres ne peut se passer de ses œuvres les plus chères, y compris en période de crise, un lecteur moyen rogne dès qu'il y a tempête sur ce genre de dépenses. Le livre, qui a résisté si bien aux crises dans le passé, du fait de l'engouement de ses fidèles, n'est-il pas de fait condamné à subir davantage les aléas et les revirements des crises économiques ? N'est-ce pas toute la stabilité même du monde du livre, fort hier de ses ardents défenseurs, qui est aujourd'hui en question ? Comment savoir demain ce que voudront lire les lecteurs occasionnels aux goûts insondables ? Le livre sera-t-il toujours un cadeau de choix pour Noël ? Restera-t-il assez de fins lettrés pour faire vivre « La Pléiade » ? Quelle sera la vitalité de la création s'il n'est plus du tout rentable de publier de jeunes auteurs ? de nouveaux romans ?

Enfin, plus technophiles, moins aptes à se concentrer, les lecteurs de demain, habitués au numérique, attendent-ils de l'édition de petits textes à très bas prix ? Vendus sur des plateformes variées ? Auto-édités même à l'occasion, cédés pour un euro symbolique ? Lira-t-on demain sur tablettes des textes plus ramassés ? plus atomisés ? interactifs ? La littérature devra-t-elle se faire plus simple d'accès, composée tout spécialement pour être lue de manière fragmentée, dans le bus ou dans le métro ?

Le livre-objet devra-t-il en retour se faire plus beau pour concurrencer le numérique ? Les lectures futiles se feront-elles de plus en plus sur écran, abandonnant le papier aux lectures sérieuses ? La joie de lire sera-t-elle plus intense demain sur de belles tablettes numériques, toutes en couleurs et en technicités, que sur de vieux poches jaunies par le temps ? Peut-on espérer même que les tablettes fassent venir à la lecture des jeunes technophiles réfractaires au bon vieux *codex* ? Quel peut être l'avenir de la lecture ? Ces questions sont celles qui se posent aux professionnels, car ils ont pour mission, pour responsabilité, de chercher à faire lire, d'aller trouver tout le temps de nouveaux lecteurs. Ils le doivent plus que jamais étant donné le peu de goût des jeunes générations pour l'objet-livre. C'est leur avenir qui dépend très directement de leur capacité à aller séduire ceux qui sont trop éloignés du livre aujourd'hui. Le numérique peut être en l'espèce une vraie chance, comme a pu l'être en son temps France Loisirs. C'est le vœu qu'il faut formuler ici pour que « la galaxie Gutenberg », sous une forme revue et corrigée, survive à la fin du *xx^e* siècle.

Notes

1. Danièle Sallenave, « *Nous, on n'aime pas lire* », Paris, Gallimard, 2009, p. 106.
2. Voir Danièle Sallenave, *Le Don des morts, Sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991.
3. Chacun se souvient qu'il n'y a pas si longtemps deux chercheurs ont assuré que « le niveau monte ». Dans leur ouvrage qui est une sorte d'éloge de l'école républicaine formant des bataillons de jeunes brillants, raffinés, cultivés, les deux sociologues n'hésitent pas à se féliciter de voir que le livre préféré dans les quartiers nord de Marseille s'avère être *Les Lettres persanes*. Des extraterrestres, tombés du ciel par mégarde, pourraient presque croire, à la lecture de cette étonnante étude, que la France entière le soir est plongée dans la lecture de Montaigne ou la spéculation à partir des maximes de La Rochefoucauld... (Christian Baudelot, Roger Establet, *Le Niveau monte*, Paris, Seuil, 1989).
4. Ainsi du courroux des stars invitées sur le plateau de tel *talk-show* du samedi soir, ulcérées qu'un critique à la verve un peu trop talentueuse puisse ne pas avoir goûté leurs *fast books*, généralement rédigés par des nègres.
5. Cité par Bernard Lahire, *L'Invention de « l'illettrisme »*, Paris, La Découverte, 1999, p. 148.
6. Voir les différents volumes du blog d'Éric Chevillard publiés sous le label de L'Arbre vengeur.
7. Voir les travaux de Roger Chartier sur la lecture.
8. Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Paris, La Découverte-ministère de la Culture et de la Communication, 2009.
9. *Ibidem*, p. 146.
10. Voir *Livres Hebdo*, n° 793, 16 octobre 2009.
11. Voir *Livres Hebdo*, n° 796, 6 novembre 2009.
12. *Ibidem*.
13. Voir *Livres Hebdo*, n° 801, 11 décembre 2009.
14. Voir Nicole Robine, *Lire des livres en France des années 1930 à 2000*, Paris, Cercle de la librairie, 2000.
15. Ces développements résument la conclusion du livre de Christian Baudelot, Marie Cartier, Christine Détrez, *Et pourtant ils lisent...*, Paris, Seuil, 1999.
16. La part relative du budget dévolu au livre dans le budget total des foyers a baissé de 25 % de 1970 à 2006 (selon *Livres Hebdo*, n° 785, 21 août 2009).
17. Célèbre réplique du *Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène 4.
18. Voir le listing des dix mots clés les plus recherchés en 2011 sur Yahoo.
[Http ://www.presse-citron.net/les-mots-cles-les-plus-recherches-par-les-internautes-francais-en-2011-yahoo](http://www.presse-citron.net/les-mots-cles-les-plus-recherches-par-les-internautes-francais-en-2011-yahoo).
19. Voir Marc Fumaroli, *L'État culturel*, Paris, De Fallois, 1991.
20. Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987.

21. Renaud Camus, *La Grande Déculturation*, Paris, Fayard, 2008.
22. Danièle Sallenave, « *Nous, on n'aime pas lire* », *op. cit.*
23. Renaud Camus, *op. cit.*, pp. 94-95.
24. « Le lycée ne forme pas des hordes de barbares illettrés ; il inculque bien, au contraire, une adhésion forte et spontanée [*sic*] à l'univers de la littérature » (Christian Baudelot, Roger Establet, *op. cit.*, p. 98).
25. Alain Finkielkraut, *op. cit.*, p. 142.
26. *Ibidem*, p. 143.
27. *Idem*, pp. 150-151.
28. Voir Bernard Lahire, *op. cit.*, pp. 298-304.
29. Voir François Bon, *Après le livre*, Paris, Seuil, 2011.
30. Voir Daniel Pennac qui, bien avant de faire l'éloge des cancre, a convenu qu'il était tout à fait bienvenu de ne pas lire (*Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992).
31. Éric Chevillard, *L'Autofictif*, en date du 13 octobre 2011.
32. Déclaration lors d'un débat organisé par *Livres Hebdo* sur la lecture des 18-30 ans, n° 797, 13 novembre 2009.
33. Danièle Sallenave, « *Nous, on n'aime pas lire* », *op. cit.*, p. 102.